

ALAIN FINKIELKRAUT "LE MAL TOTALITAIRE DÉCOULE DE LA CERTITUDE D'APPARTENIR AU CAMP DU BIEN"

Ils se disputent, mais de manière civilisée. Dans le livre *En terrain miné* (Stock), Elisabeth de Fontenay et Alain Finkielkraut, amis de longue date, exposent leurs accords et désaccords par lettres interposées. Un échange épistolaire passionnant qui permet aussi de redécouvrir l'auteur du *Nouveau Désordre amoureux* et de *La Défaite de la pensée*.

PROPOS RECUEILLIS PAR
ALEXANDRE DEVECCHIO

C'est un débat comme on n'en fait plus : vigoureux, mais loyal. Une querelle féconde qui permet d'aller au-delà de la surface des choses. Les philosophes et amis Alain Finkielkraut et Elisabeth de Fontenay ont choisi la forme épistolaire pour aborder tous les sujets qui fâchent : la gauche, la droite, le progrès, l'islam, le féminisme. L'auteur du *Silence des bêtes* a poussé l'académicien dans ses retranchements. Elle a bien fait car elle lui a ainsi permis de tirer le meilleur de lui-même. Alain Finkielkraut y laisse apparaître une pensée mesurée très éloignée des caricatures médiatiques. Sa sensibilité affleure à chaque page.

Pour *Le Figaro Magazine*, il poursuit son introspection et dresse son autoportrait philosophique et politique. « C'est le philosophe de la mesure, de la limite. L'homme révolté est aussi l'homme qui s'empêche, l'homme qui se résiste », disait Finkielkraut à propos d'Albert Camus. Dans ce livre, il s'approche comme jamais de son modèle.



En terrain miné, d'Elisabeth de Fontenay et Alain Finkielkraut. Stock, 270 p., 19,50 €.

En terrain miné est un livre d'échanges épistolaires entre la philosophe Elisabeth de Fontenay et vous-même, mais il ressemble aussi parfois à un dialogue entre l'intellectuel que vous êtes devenu et le jeune homme insouciant que vous étiez. On a l'impression qu'une immense inquiétude vous sépare de celui-ci. Le Finkielkraut de *L'Identité malheureuse* a-t-il définitivement rompu avec le soixante-huitard que vous avez été brièvement ?

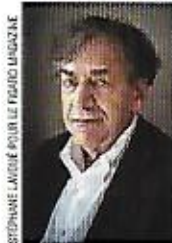
En mai 68, j'avais 19 ans et j'ai été porté par la vague. J'ai vécu comme la plupart des gens de ma génération, un grand moment de lyrisme grégaire. Je me révoltais contre ce que nous appelions « le système » en suivant le mouvement. Et puis, mon expérience naissante de la vie s'est progressivement sentie à l'étroit dans l'idée que tout est politique. Je me suis rendu compte notamment que le discours de la libération sexuelle simplifiait la réalité du désir et celle de l'amour. C'est cette discordance avec l'esprit du temps qui nous a poussés, Pascal Bruckner et moi, à écrire *Le Nouveau Désordre amoureux*. Enfin, la découverte du devenir totalitaire des révolutions m'a amené à jeter sur nos belles manifs un regard moins complaisant et à m'approprier cette maxime d'Henri Michaux : « Qui chante en groupe, mettra, quand on le lui demandera, son frère en prison. » Je ne renie pas 68, mais j'ai commencé il y a longtemps à changer de regard.

Vous confessez que dans vos belles années, vous ne compreniez pas que l'on pût se dire de droite. « N'être le salut de personne : telle était mon obsession », écrivez-vous. Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

Ce sont les écrivains d'Europe centrale qui m'ont fait comprendre que le mal totalitaire découlait de la certitude d'appartenir au camp du Bien. Je leur dois d'avoir rompu avec la conception robespierriste de la politique comme la guerre de l'humanité contre ses ennemis. Grâce à eux, je suis devenu modeste.

La matrice de tous vos combats est-elle l'antitotalitarisme ?

Quand s'est dévoilée l'imposture totalitaire, j'ai pris conscience du patrimoine commun à la droite et à la gauche. L'antitotalitarisme ne m'a pas pour autant conduit à fétichiser la démocratie. Je chéris l'égalité, c'est-à-dire l'universalisation du sentiment du semblable, mais je n'en conclus ni que tous se valent, ni que tout se vaut. Et je reprends à mon compte cet avertissement de Simon Leys : « La démocratie est le seul système politique acceptable, mais précisément car elle n'a d'application qu'en politique. Hors de son domaine propre, elle est synonyme de mort »



STÉPHANE LAJONIE POUR LE FIGARO MAGAZINE

ALAIN FINKIELKRAUT LE MAL TOTALITAIRE DÉCOULE DE LA CERTITUDE D'APPARTENIR AU CAMP DU BIEN

« — car la vérité n'est pas démocratique, ni l'intelligence, ni la beauté, ni l'amour (...). Une éducation vraiment démocratique est une éducation qui forme des hommes capables de défendre et de maintenir la démocratie en politique ; mais dans son ordre à elle, qui

est celui de la culture, elle est implacablement aristocratique et élitiste. » J'atténue simplement le propos en disant que la République doit s'efforcer d'assurer la promotion de tous, mais sans jamais sacrifier l'exigence, ni l'excellence.

Vous aviez annoncé que l'antiracisme menaçait de devenir le communisme du XXI^e siècle. Est-ce déjà le cas ?

En effet, il ne reste plus rien de ce grand principe moral que la pratique systématique du déni et la persécution des indociles. Voir ce que l'on voit, c'est désormais s'exposer à l'accusation de racisme. Et après Georges Bensoussan ou Pascal Bruckner, tous ceux qui s'efforcent d'ouvrir les yeux sur l'antisémitisme et sur la francophobie qui sévissent dans les « quartiers populaires » risquent d'être poursuivis et de comparaître devant la XVII^e chambre pour incitation à la haine raciale.

Dans sa première lettre, Elisabeth de Fontenay vous accuse de tenir certaines positions d'« ultra-droite ».

Vous lui répondez que votre défense acharnée de la laïcité ou de l'école républicaine ne fait pas de vous un homme de droite. Où vous situez-vous par rapport au clivage droite/gauche ?

La gauche n'a que le mot « changement » à la bouche alors qu'il s'agit de sauver les meubles. Mais je ne suis pas de droite pour autant car la gauche, la droite et le centre parlent d'une seule voix : la voix de l'économie. Qu'il s'agisse des ravages du néotourisme ou de la démesure du football, nos représentants raisonnent exclusivement en termes de rentabilité : « Cela rapporte, donc, c'est bien ! » La droite et la gauche mettent la politique au service de l'économie, c'est désolant. Plus que jamais, la politique doit changer de maître et, tout en œuvrant au bien-être des citoyens, servir la civilisation.

Pensez-vous, comme Emmanuel Macron, que celui-ci est dépassé et qu'on peut lui substituer le clivage « progressiste/conservateur » ? Vous situez-vous résolument dans le camp des conservateurs ?

N'étant pas moi-même un héritier, je n'ai aucune raison de plaider pour le maintien des privilèges et je ne souhaite nullement figer l'ordre social. Si je suis conservateur, c'est au sens écologique, mais cette écologie, ce principe de sauvegarde, ne doit pas se limiter à la terre, il doit englober la culture, la langue et aussi la douceur des manières. Le regretté Paul Yonnet cite quelque part cette belle phrase d'André Thérive : « Ce que nous voulons poser par simple prudence, c'est donc le mécanisme du frein. La pente n'a pas besoin de défenseurs. »

Peut-on être à la fois socialiste, conservateur, libéral, comme le suggère Leszek Kolakowski ?

Dans son célèbre *Credo* publié pour la première fois en 1978, Kolakowski rappelle que pour le conservateur, il n'y a pas de happy end, pas de solution définitive sur le

problème humain. Et aussi qu'il y a un prix à payer pour tous les progrès que nous accomplissons. Pour le libéral, ajoute Kolakowski, « les communautés humaines sont menacées de stagnation, mais encore de régression lorsqu'elles se trouvent organisées de telle manière qu'il n'y a plus de place pour l'initiative individuelle et la faculté de création ». Pour le socialiste enfin, les sociétés où la recherche du profit est le seul facteur de régulation du système de production sont menacées de catastrophes terribles. Les trois grandes sensibilités distinguées par Kolakowski peuvent être différemment dosées, mais j'assume comme lui ce triple héritage.

Elisabeth de Fontenay vous accuse d'avoir abandonné l'idéal des Lumières. Quel est votre rapport à cette époque et ce mouvement philosophique ? Votre préférence semble plutôt aller à la Renaissance...

Ce qui caractérise les temps modernes, c'est l'humanisme. Dieu s'absente, l'homme prend sa place : tel est le scénario. Mais cet humanisme n'est pas d'un seul tenant. Il y a l'humanisme issu de la Renaissance qui définit la culture comme l'acheminement vers notre œuvre personnelle à travers le trésor des œuvres d'autrui, l'humanisme des Lumières qui veut que l'homme se serve de sa raison pour être libre et pour étendre son empire sur le monde, l'humanisme romantique, enfin, qui rappelle que nous ne sommes pas capables de nous autofonder, de nous autoengendrer et qui dessine l'image d'un irréductible enracinement de l'homme. La tension entre ces humanismes est féconde : aucun ne doit être négligé. Je suis donc un défenseur résolu des Lumières contre leurs adversaires et contre leur tentation d'occuper toute la place.

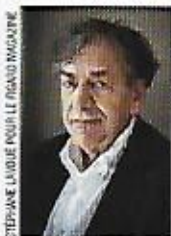
On a le sentiment que votre conservatisme est aussi esthétique que politique, que votre principal moteur est votre attachement à la beauté du monde et notamment celle du passé...

Si je suis un esthète, c'est au sens de ce paysan de l'Oise qui, dans un documentaire sur France 5, disait que jamais l'objectif de rentabilité ne le ferait consentir à choisir la voie de l'élevage industriel. Car, lorsque au printemps, il sort enfin ses vaches de l'étable, celles-ci gambadent comme des petites filles dans le pré. Et cette « danse des vaches », disait M. Delargillière, n'a pas de prix.

L'un des principaux sujets de discordance avec Elisabeth de Fontenay est la question des femmes. Etes-vous féministe ?

Ma mère était une femme au foyer et je ferais preuve d'une atroce ingratitude si je ne reconnaissais pas tout ce que je dois à son dévouement. Il reste que les femmes ont aujourd'hui un autre destin : elles sont présentes dans la sphère publique, elles accèdent à tous les métiers. Je me réjouis sans la moindre réserve de cette grande émancipation. Ce qui m'agace, c'est d'entendre certaines néo-féministes dénoncer, comme si de rien n'était, la perpétuation de la domination masculine. Le mauvais joueur traditionnel ne reconnaît pas sa défaite. Ces mauvaises joueuses d'un nouveau type ne reconnaissent pas leur victoire. Elles veulent aussi en finir, une fois pour

La droite
et la gauche
mettent
la politique
au service
de l'économie,
c'est désolant.



ALAIN FINKIELKRAUT LE MAL TOTALITAIRE DÉCOULE DE LA CERTITUDE D'APPARTENIR AU CAMP DU BIEN

→ toutes, avec la différence des sexes par la déconstruction de ce qu'on appelle désormais le « genre ». Je ne vois aucun progrès dans cette marche forcée vers l'indifférenciation.

Elisabeth de Fontenay vous reproche également votre amitié pour Renaud Camus. Vous écrivez que le XX^e siècle est celui des amitiés brisées. On a le sentiment que, pour vous, l'amitié est plus importante que l'idéologie ?

J'ai de profonds désaccords avec Renaud Camus, mais ceux qui me somment de rompre avec lui pour réintégrer le cercle des gens respectables ont une chose en commun : ils n'ont jamais ouvert aucun de ses livres. Je me déshonorerais si je cédaï à leur injonction. Je constate d'une manière plus générale que depuis la parution du libelle commandé à Daniel Lindenberg par Pierre Rosanvallon, et dont le titre, *Le Rappel à l'ordre*, sonne comme un aveu, les listes noires ont fait leur sinistre réapparition dans une partie de la presse et dans les milieux universitaires. On est « fasciste » aujourd'hui quand on ose prononcer les mots « identité nationale ». On est islamophobe quand on constate avec Elisabeth Badinter qu'« une seconde société tente de s'imposer au sein de notre République, tournant le dos à celle-ci, visant explicitement le séparatisme, voire la sécession ». Et on est réactionnaire quand on pense que cours magistral est un pléonasme, et que le rôle de l'école n'est pas d'adapter les enfants aux nouvelles technologies (ils n'ont pas besoin des adultes pour ça), ni de leur inculquer le bien vivre ensemble, l'interculturalité et les vertus du développement durable, mais de les soustraire au battage de l'esprit du temps et de les introduire dans un monde plus vieux qu'eux pour leur permettre d'innover et d'être tout ce qu'ils peuvent être. Cette intimidation et cette disqualification pourrissent la vie intellectuelle. J'essaie de tenir bon.

En terrain miné est un véritable débat intellectuel comme on n'en fait plus, mais débouche sur une impasse. Chacun reste sur ses positions et Elisabeth de Fontenay avoue qu'elle pourrait être ostracisée par une partie de ses amis pour ce livre. Que cela révèle-t-il ? Est-il impossible de débattre aujourd'hui en France ?

Nous avons discuté, et grâce sans doute à la forme épistolaire que nous avons choisie pour ces échanges, notre amitié a résisté aux orages. Tout n'est pas perdu.

■ PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE DEVECCHIO

Pour la 18^e Rencontre du Figaro, Alexis Brézet et Vincent Trémolet de Villers recevront Elisabeth de Fontenay et Alain Finkielkraut.

A cette occasion, *Le Figaro* vous invite à partager ce moment unique aux côtés de ces deux philosophes et amis qui parleront de leur essai épistolaire *En terrain miné* (Stock).

Une dédicace de leur livre suivra cette conférence qui se déroulera lundi 25 septembre, à 20 h, Salle Gaveau, 45-47, rue La Boétie, Paris VIII^e.

Informations au 01.70.37.31.70.

Réservez vos places sur www.lcfigaro.fr/rencontres ; 25 €, placement libre.



LA CHRONIQUE DE FRANÇOIS D'ORCIVAL

CETTE DAME NATURE N'EST PAS TOUJOURS TENDRE



En arrivant le 1^{er} octobre 1928 à Pointe-à-Pitre apportait la solidarité de la métropole à la Guadeloupe ravagée par un ouragan, le sénateur Henry Bérenger déclara : « Si la nature immorale peut écraser l'homme, l'esprit de l'homme se redresse toujours contre la nature et la dompte pour reconstruire des civilisations qu'elle n'a pas pu concevoir. » Un dirigeant politique prononcerait les mêmes mots après le passage de l'ouragan Irma aux Antilles ?

L'air du temps veut que la nature soit bonne par définition, nourricière et vénérée. Le produit « naturel » doit chasser le produit « industriel », « chimique », « pharmaceutique », forcément promu par des lobbies. Pourtant, même Jean-Luc Mélenchon est sceptique : «... Admettons que la "nature", écrit-il dans son

L'air du temps veut que la nature soit bonne par définition, nourricière et vénérée

impose ses "lois" sans aucune discussion... Faut-il dès lors admettre que les libres microbes envahissent nos écosystèmes conformément à leurs objectifs de survie dans l'équilibre général de la biosphère ? »

Comment expliquer que la nature fabrique aussi bien des microbes que des cyclones ? Notre société veut un coupable. Ce ne peut être que l'homme, responsable du réchauffement climatique, et du système de production qui perpétue tout : le capitalisme.

Le capitalisme et le réchauffement sont-ils donc la cause des 74 ouragans recensés qui ont frappé les Antilles en deux siècles (XVII^e-XIX^e) ? Des 52 autres entre 1928 et 1989, année où l'ouragan Hugo a dévasté la Guadeloupe le 16 septembre (« le cataclysme du siècle »), après l'ouragan de 1966 le 27 septembre 1966 ? Il faut être Vert pour croire que la communauté internationale va limiter la fréquence des ouragans grâce à la COP21 ! L'orgueil (ou la naïveté) des hommes est sans limite. En revanche, si l'on ne sait pas prévenir ces phénomènes, on s'en prémunit : par des réseaux d'information efficaces, des ouvrages collectifs protégés, des règles de construction strictes, des plans de secours plus sûrs (y compris contre les pillages). C'est bien grâce aux progrès accomplis que là où l'ouragan fait 1 200 morts en Guadeloupe en 1928, celui de 1966 n'en provoqua plus que 25 et 11 en 1989. Cette fois, la Guadeloupe a servi de base au secours des îles sinistrées. C'est le destin des hommes de reconstruire ce que la nature peut détruire.